

La Fugue

L'Écologie

« Mieux vaut prendre le changement par la main avant qu'il ne nous prenne par la gorge » Churchill



SOMMAIRE

4	HISTOIRE	Le péril vert
8	HISTOIRE DE L'ART	La nostalgie de l'Eden
13	PHILOSOPHIE	La nouvelle chance écologique
16	ACTUALITÉ	Europe écologie les Verts, la contradiction immobilisatrice
19	ENTRETIEN EXCLUSIF AVEC BERNARD PIOT	
23	NOS COUPS DE CŒUR ...	

RÉDACTION



Histoire

Hervé de Valous

Cofondateur

Rédacteur



Philosophie

Alban Smith

Cofondateur

Rédacteur



Actualité- Économie

Arthus Bonaguil

Rédacteur



Littérature

Ombeline Chabridon

Rédactrice



Histoire de l'Art

Olivia Jan

Rédactrice



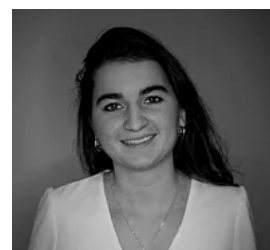
Actualité

Alain d'Yrlan de Bazoge

Rédacteur



Aliénor Brochot
Secrétaire de rédaction



**Pauline
Doutrebente**
Responsable communication

Ont également collaboré à ce numéro : **Marguerite de la Tour, Charlotte Chomard, Ysende Debras** et **Inès de Sevelinges**.

HISTOIRE

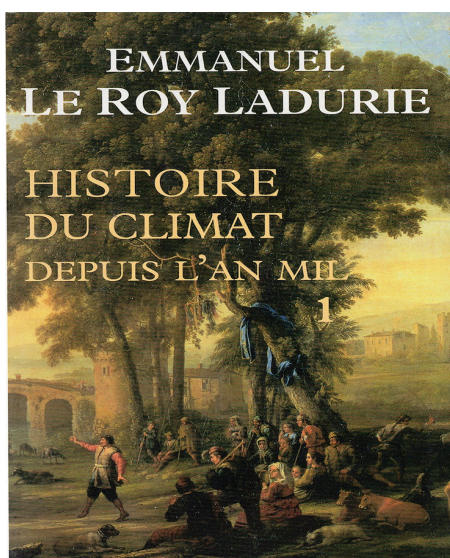
Le péril vert

Par Hervé de Valous

Alors que les récentes élections ont laissé nombre de grandes villes aux élus écologistes, nous sommes beaucoup à penser que nous appartenons à la "génération verte", celle qui a pris conscience de l'ampleur du désastre des activités anthropiques post Seconde Guerre mondiale. En réalité, l'histoire des phénomènes écologiques n'est ni si jeune, ni si simple.

Que diable l'Histoire apporte-t-elle à l'écologie ? Ni plus ni moins que pour les autres sujets : des enseignements pour aborder d'un esprit serein, mais lucide, l'avenir. Nos angoisses écologiques, spécifiquement climatiques, ne sont pas les premières de l'humanité : la nature ne nous a pas attendus, nous et nos *SUV*, pour se montrer capricieuse et complexe. En matière d'historicisation des problématiques écologiques, la France peut se targuer d'être à la pointe

des recherches. Emmanuel Le Roy Ladurie s'est taillé une réputation de géant dans le domaine avec un livre fondateur, *Histoire du climat depuis l'an mil* (1967). Les apports exceptionnels de l'Histoire pour comprendre le climat ont ouvert au célèbre historien les portes du GIEC (groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat) qui ne peut plus faire fi de la recherche historique. En plus d'un apport purement scientifique, l'Histoire entend donner aussi un éclairage





Louis XVI distribuant des aumônes aux pauvres de Versailles pendant l'hiver de 1788, Louis Hersent (1777-1860), ©Musées nationaux

tout humain à la question écologique, sur la scène d'un XXIème siècle qui promet d'être celui de tous les excès - avec en première ligne l'écologisme militant. Les discours eschatologiques qui nous promettent un combat à mort entre la Nature et l'Homme ne vont pas dans le sens d'une solution apaisée et mesurée. L'homme n'est pas la bête de l'Apocalypse que l'on nous vend, l'Histoire nous l'apprend. Ses conquêtes si fragiles, ses traditions héritées du bon sens paysan, ses acquis millénaires ne sauraient être engloutis par une poignée de militants trop zélés.

Climat : c'était mieux avant ?

Notre imaginaire tend un peu trop à faire naître les problèmes écologiques avec l'apparition de l'industrie qui auraient eu, entre autres conséquences, celle de dérégler le climat. Considérons cependant le réchauffement climatique survenu au beau milieu du XIIIème siècle : des sources attestent qu'en 1290, on cueillit des fraises à Colmar un 25 janvier... Faut-il alors inculper les charrettes à bœufs ? En réalité, cette scène incroyable est à replacer dans le contexte du trop méconnu "optimum médiéval" qui s'étire entre le Xème et le XIVème

siècle. Il s'agit d'une période d'embellie climatique qui produit des phénomènes aussi exceptionnels que celui cité précédemment. L'agriculture en profite et bat tous les records de production, ce qui permet de soutenir l'explosion démographique de la période qui fait dire au chroniqueur Jean Froissard que la France est « *un monde plein comme un œuf* ». À cette période succède le début d'une ère glaciaire qui fait chuter le thermomètre mondial. Climat en folie me direz-vous ? Ou plutôt les cycles réguliers de Dame Nature qui nécessitent une prise de recul de l'historien qui les analyse : « *L'optimum médiéval s'évalue sur trois siècles, nous raisonnons sur trente ans* » commente amèrement le météorologue Jean Cabrol dans son livre *Climat : et si la terre s'en sortait toute seule ?* (2009). La distinction de ces grandes périodes nous permet de tirer cette conclusion : le climat joue au yoyo. L'année 1660 par exemple est particulièrement chaude, et elle rompt avec une décennie froide et pluvieuse : on récolte le blé en masse, les cours alimentaires s'effondrent, les famines disparaissent. Or, moins de trente ans plus tard, en 1693, Louis XIV, en pleine guerre de la ligue d'Augsbourg, voit avec effroi 1300000 sujets mourir de faim et de froid durant un hiver excessivement rigoureux. À croire que les canons du roi n'ont pas craché suffisamment de CO₂ pour réchauffer l'atmosphère et éviter ce désastre. Mais l'Histoire n'a pas fini d'être taquine sur le sujet du climat avec nos nouveaux Savonarole de l'apocalypse climatique. Une étude

de la revue *The International Journal of Climatology of the Royal Meteorological Society* montre que le climat s'est refroidi entre 1940 et 1975 ! C'est pourtant bien l'époque des Trente Glorieuses, de la consommation de masse, de la surexploitation du charbon et du pétrole... Le lien entre le climat et l'activité humaine ne s'avère pas aussi évident qu'il paraît, aussi gardons-nous des jugements trop hâtifs.

Nature ou humanité, devons-nous choisir ?

L'Histoire n'a pas fini d'être taquine sur le sujet du climat avec nos nouveaux Savonarole de l'apocalypse climatique

La nécessité d'un respect de la nature est une évidence. Ce bon sens n'exclut pas une certaine modération. Il ne faudrait pas que les inquiétudes actuelles engendrent des mesures punitives qui briseraient ce que nos

sociétés ont pu conquérir de haute lutte. L'écologisme tendant à devenir un véganisme caricatural, la vénerie est désormais dans le collimateur de responsables politiques zélés. La liberté de chasser est pourtant au cœur des luttes fondatrices de notre République : les Français ont acquis ce droit à la faveur de la Révolution la plus sanglante de leur histoire. Le supprimer serait faire bien peu de cas de ces idéaux républicains si chers à notre société, sans compter le coup d'épée dans l'eau que cette mesure vexatoire serait pour les véritables problèmes de l'environnement. Si nos écologistes ne veulent plus de cette "tuerie de masse" qu'est la chasse selon eux, il ne leur reste plus qu'à regretter l'Ancien Régime



Entrée du camp de concentration d'Auschwitz en Pologne, DR

qui laissait cette pratique aux mains d'une petite élite. L'idée qu'un écologisme déboussolé donne aux féodaux l'occasion de prendre leur revanche 200 ans plus tard, a, il est vrai, une saveur toute particulière.

Pour les mêmes raisons, la production alimentaire spécifiquement carnée est mise au pilori. Qu'importe que la famine ait été une des grandes peurs de l'Occident ! Cette faim dont nous avons dû attendre le dernier tiers du XIX^{ème} siècle pour qu'elle disparaisse définitivement, grâce aux progrès de l'agriculture, de la chimie et de l'agroalimentaire. Pour mémoire, la dernière grande famine européenne, à savoir celle d'Irlande entre 1845 et 1852, fit un million de morts : il semble donc raisonnable de ne pas fustiger trop rapidement

une agriculture qui nous permet depuis plus d'un siècle de manger quotidiennement à notre faim. L'histoire est peuplée de morts et ce n'est pas leur faire honneur que d'assimiler les élevages et les abattoirs à la « *déportation* », aux « *camps de la mort* », voire à un « *génocide industriel* » comme le font aujourd'hui certains militants anti-spécistes (cf. *Les Terriens du Samedi* du 06/10/2018). Face à une telle récupération historique, faut-il rappeler qu'Hitler, lui-même végétarien, institua des lois de protection des animaux d'une radicalité sans précédent, et que, pendant ce temps, des humains étaient déportés ? Tout le monde peut utiliser le point Godwin... L'Histoire est une science qui instruit les hommes mais elle n'est certainement pas un prétexte à l'invective. ■



HISTOIRE DE L'ART

La nostalgie de l'Eden

Par Jeanne Jordan

La grotte préhistorique était l'habitat le plus écologique qui soit, le plus en harmonie avec la nature. L'homme, après plusieurs millénaires de prouesses architecturales, techniques et esthétiques reste intrigué par cet habitat primordial et son lien privilégié avec la nature. Il tente alors de rivaliser avec ses ancêtres en créant des cabanes de luxe.

L'écologie, en tant que "sciences de l'habitat" d'après son étymologie grecque : οἶκος (*oîkos* = « maison, habitat ») et λόγος (*lógos* = « discours ») concerne de manière toute particulière l'architecture qui, par sa fonction, interagit directement avec la nature et son environnement.

Architecture et nature sont deux termes pourtant assez opposables en ce sens que l'un protège de l'autre. La maison est un lieu de repli, de protection face à la nature : les bêtes sauvages, les insectes, les intempéries et autres dangers. C'est le symbole de domination de l'homme face à la nature, qui se manifeste souvent par des constructions spectaculaires, imposantes par leur inventivité esthétique. Mais force est de reconnaître que l'homme dépend fortement de ce

paramètre de la nature et qu'il se doit de dialoguer avec elle et de la respecter, pour pouvoir laisser aux générations futures le plaisir de la contempler.

L'habitat primordial : la grotte préhistorique et le mythe de l'architecture

L'histoire de l'architecture écologique trouve son point de départ dans les origines de l'habitat, c'est-à-dire, la grotte préhistorique. Quoi de plus écologique qu'un habitat trouvé tel quel dans la nature ? L'habitat était la nature et la nature l'habitat ; l'harmonie la plus pure était reine.

« Ce fut donc la découverte du feu qui amena les hommes à se réunir, à faire société entre eux, à habiter dans un même lieu [...] »



aussi commencèrent-ils les uns à construire des huttes de feuillage, les autres à creuser des cavernes au pied des montagnes ; quelques-uns, à l'imitation de l'hirondelle qu'ils voyaient se construire des nids, façonnèrent avec de l'argile et de petites branches d'arbres des retraites qui

purent leur servir d'abri. » [De Architectura de Vitruve (Ier siècle avant J.-C.)]. Erigé par l'auteur en principe et point de départ de la civilisation, ce mythe de l'origine de l'architecture est lié à la nécessité de se protéger des intempéries tout autant qu'à l'observation de la nature en tant que modèle d'habitat.

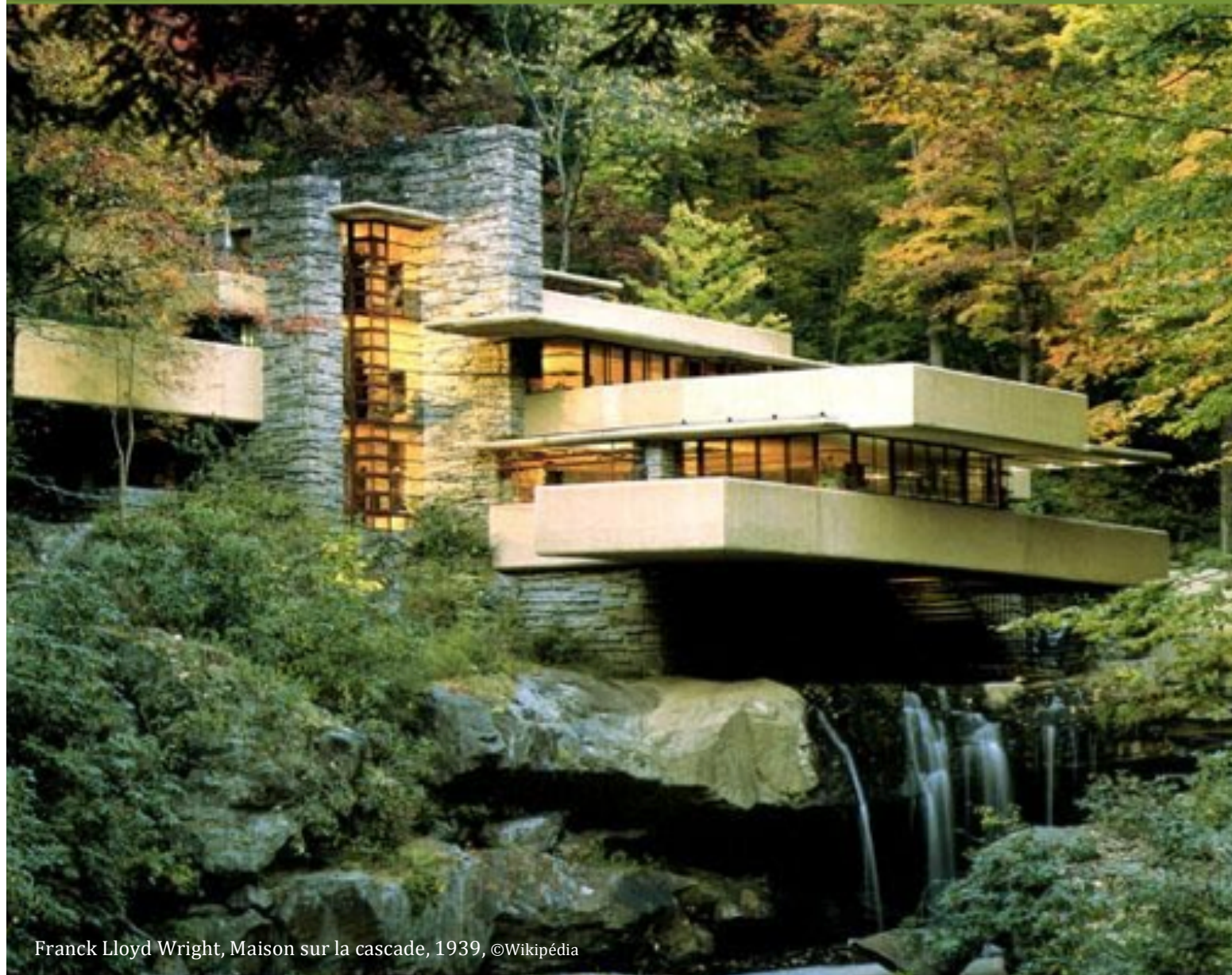
Le mouvement Arts and Craft avec Mackintosh (1860-1910)

C'est à l'ère de l'industrialisation et de la machine que la nécessité d'un retour à la nature, ou tout du moins à des matériaux naturels, se fait expressément ressentir. Ce mouvement réactionnaire bat son plein en Angleterre dans les années 1890. Est prônée une architecture dite vernaculaire : on privilégie les ressources locales, l'artisanat et une plus grande harmonie avec l'environnement. Le style des bâtiments varie donc d'une région à l'autre. On retourne à l'utilisation de "vraies" pierres, de briques, et de bois.

La *Red House* de William Morris et Philip Webb en 1860 est asymétrique, et présente un aspect assez naturel ; organique et primitive dans sa construction, sa forme générale a une apparence déconstruite et irrégulière ; ses fenêtres, loin de l'idéale symétrie classique, sont construites suivant le besoin et la lumière. Cette maison était alors parfaitement bien intégrée à son environnement car il faut l'imaginer entourée d'arbres et de végétation au moment de sa construction.



William Morris et Philip Webb, Red House, 1860, ©EthanDoyleWhite



Franck Lloyd Wright, Maison sur la cascade, 1939, ©Wikipédia

L'architecture organique : le bijou de Wright (1920-1930)

Frank Lloyd Wright, architecte américain, est le promoteur de l'architecture organique définie comme « *une philosophie architecturale qui s'intéresse à l'harmonie entre l'habitat humain et le monde « naturel » au moyen d'une approche conceptuelle à l'écoute de son site et intégrée à lui* »

La Maison sur la cascade est l'aboutissement de toutes ses recherches.

Wright réalise le tour de force de poser « en équilibre » la maison au sommet de cette chute d'eau et non en face ; le vrai point de vue unique n'est donc plus la cascade, mais la maison sur la cascade, le tout inséré dans la nature. Son but était de vivre avec la cascade : « *il faut qu'elle fasse partie intégrante de votre vie* ». C'est une intense communion avec la nature qu'il expérimente ici.

L'esthétique de la maison est frappante : c'est à peine si on la remarque tant elle se fond presque dans la nature. Elle ressemble à une cascade ou à un arbre : les terrasses symbolisent les branches et la disposition irrégulière des pierres, l'écorce de l'arbre.

Le spectacle architectural ne s'arrête pas à l'extérieur ! Le bâtiment est pleinement ouvert sur la nature : l'absence de murs-porteurs rend possible l'édification de murs largement percés d'immenses baies vitrées : on se sent presque projeté dans la nature. « *L'édifice semble appartenir au paysage. La vie des hommes qui s'y déroule est*

beaucoup moins qu'auparavant séparation d'avec la nature ». L'interaction intérieur-extérieur est poussée à son paroxysme dans le salon où un bout du rocher surgit du sol devant l'âtre. Cette utilisation de matériaux bruts naturels permet ainsi l'interpénétration de la nature et de l'architecture.

L'œuvre de Wright est exceptionnelle par l'exigence morale qu'elle traduit et l'ambition qu'elle se donne : « *reconstruire le paradis terrestre* ». Pour lui, l'architecture organique est la seule capable de renouer les liens entre l'homme et la nature.

La maison-miroir un retour à la cabane primitive ?

« Reconstruire le paradis terrestre », c'est finalement ce que semble proposer l'architecture écologique

La maison-miroir est un concept de maisons réalisées en un maximum de matériaux naturels possédant des murs extérieurs entièrement recouverts de miroirs pour ainsi refléter le paysage alentour au rythme des saisons. Le principe est de « *vivre intensément chaque saison* » et de rendre la pré-

sence humaine harmonieuse avec la nature. Comme un caméléon, la maison se fond dans la nature et devient invisible.

L'entreprise OOD France, propose ainsi de « *se reconnecter à la nature* » et « *vivre en parfaite osmose avec son environnement* ». C'est l'expérience du « *dehors dedans* ».

Serait-ce une cabane de luxe qui défierait la cabane primitive et prétendrait mieux faire ?



Maison-miroir, ©ODDFrance

« Reconstruire le paradis terrestre », c’est finalement ce que semble proposer l’architecture écologique. La Nature, en enseignant à l’architecte l’art de construire, lui a donné les moyens de se protéger d’elle, mais paradoxalement de s’en éloi-

gner aussi petit à petit. La tendance actuelle semble plutôt pencher vers un “retour aux sources” et vers le renouvellement du lien Homme-Nature qui était l’essence du paradis terrestre, berceau de l’Humanité. ■



La nouvelle chance écologique

Par Alban Smith

L'écologie n'est plus quelque chose que nous pouvons refuser et laisser à l'obstination d'un petit groupe. Si l'ordre du jour écologique est à chaque fois plus pressant, la pandémie offre une occasion nouvelle de quitter nos anciennes, et quelquefois mauvaises, habitudes.

Chacun de nous a été mis au monde et il serait matricide de tuer celle qui nous nourrit. “Être écolo” n’est pas appartenir à un mouvement politique, et ce dernier ne détient pas le monopole de la responsabilité écologique. Être écolo, disions-nous, c’est croire que l’homme doit honorer sa responsabilité envers la Terre comme étant celle qui nous maintient en vie. Pour nous y aider, nous avons donné le jour à une science destinée à nous guider dans notre rapport au milieu dans lequel nous vivons : l’écologie. Avant que nous considérions la Terre comme un objet (d’exploitation), elle était un objet de vénération et même parfois une divinité. Maintenant que nous nous sommes trouvés d’autres dieux, nous avons de moins en moins de contacts directs avec Mère Nature ; il est devenu facile de la dénigrer.

Pas de révolution écologique

Les hommes vivent sur la Terre dans leur milieu organique. Cette enveloppe est nécessaire à leur survie, de là ils doivent la conserver en état de les porter. Mais notre dépendance ne nous rend pas inférieurs à elle. La planète doit être respectée mais croire qu’elle est supérieure à l’homme serait une erreur. Dans sa *Critique de la faculté de juger*, au paragraphe 28, Kant argumente en faveur de cette supériorité humaine. Dans un beau texte descriptif sur la supériorité physique de la nature, il montre que toute cette force n’est rien face à la dimension morale de l’homme, lui qui apparaît si faible face à la nature. Il appelle *sentiment du sublime* cette prise de conscience vertigineuse de l’homme face à l’immensité naturelle qui le domine.



Hans Jonas, ©Maison le la Culture Juive

Le premier objectif de l'écologie est de trouver la place de chacun de ses composants, et il semble que celle de l'homme soit au centre. Il est légitime que nous utilisions les ressources de la planète dans le projet de notre survie. Et c'est justement pour cela que nous devons la préserver. Notre planète n'est pas notre raison d'être mais elle rend notre vie possible.

Le Principe responsabilité

En 1979, dans *Le Principe responsabilité*, Hans Jonas jette les bases d'un nouveau principe de responsabilité pour l'homme, dû à la puissance moderne de son agir. Cette œuvre a pour objectif de montrer que la responsabilité de l'homme s'étend jusqu'à l'état de la biosphère et la survie future de l'espèce humaine. L'argument majeur en faveur d'une responsabilité écologique nouvelle est le pouvoir technique moderne

qui révèle un danger pour l'humanité entière et qui dévoile une obligation. « *Le Prométhée définitivement déchaîné, auquel la science confère des forces jamais encore connues et l'économie son impulsion effrénée, réclame une éthique, qui, par des entraves librement consenties, empêche le pouvoir de l'homme de devenir une malédiction pour lui* », sont les premières lignes du livre... C'est en ce sens que nous ne pouvons pas refuser la responsabilité écologique : l'homme moderne devient victime de sa modernité et la nature apparaît vulnérable. Les nouvelles dimensions de l'agir humain réclament, de manière nécessaire, une éthique de la prévision et de la responsabilité qui leurs soit commensurable.

Actualité(s) écologique

Un tel principe n'enlève rien de la complexité pratique et politique de l'action éco-

logique. L'action écologique est aujourd'hui une action politique. L'écologie est même un combat politique, une conviction qui divise les hommes plutôt que les unir dans leur condition commune. La formation de l'écologie en courant politique est ce qui la mène à sa défaite. En l'opposant à d'autres formations politiques, l'écologie est présentée comme un parti parmi d'autres alors même qu'elle devrait les réunir. Cependant, nous ne pouvons négliger que l'écologie doit se développer à deux niveaux : au niveau étatique pour encadrer les activités à large échelle, et puis au niveau des habitudes quotidiennes qu'il faut réorienter dans le sens de la préservation de notre écosystème.

Ainsi, notre responsabilité dans la préservation de notre milieu de vie ne nous force pas à un engagement politique. Très souvent, les activistes de ces mouvements comprennent mal l'absence de mobilisation de l'ensemble de la population sur des sujets environnementaux.

À la suite de cette considération politique, nous pouvons observer aisément les écueils que rencontre l'écologie dans sa réception populaire. Un camp croit en une urgence écologique, l'autre minimise l'importance de cet événement et/ou doute de son origine humaine. Un parti veut des décisions urgentes et l'autre veut continuer à vivre comme il l'entend, c'est-à-dire comme avant. Puisqu'il voit une urgence, le pre-

L'homme moderne devient victime de sa modernité et la nature apparaît vulnérable

mier doit faire violence au second. Et puis il y a le problème de l'urgence. Elle est un danger pour la démocratie : l'état d'urgence sanitaire a été décrété, l'état de guerre met à mal le fonctionnement normal des institutions. Les discours et prévisions alarmistes devraient mieux servir de prétextes à une révision profonde de nos habitudes au niveau individuel, et de nos manières de fonctionner au niveau sociétal. En aucun cas ils

ne peuvent être la justification de décisions prises hâtivement et motivées par la peur. Malgré tout, même en doutant de l'urgence de la situation, un principe de précaution s'impose et il ne s'agit pas de repousser ces décisions. Elles doivent être prises avec pragmatisme afin d'avancer progressivement et collectivement vers des changements fondamentaux. Et nous devons constater avec optimisme des changements sociaux certains : la responsabilité du consommateur est un phénomène grandissant - que l'économie suit de manière pragmatique (et malicieuse).

Même si la pandémie a renforcé le scepticisme envers la science, dont pâtira aussi l'écologie, elle est peut-être la nouvelle chance écologique. La pandémie, bouleversant nos habitudes individuelles mais aussi le fonctionnement de la société dans son ensemble, peut être l'occasion rêvée de réorienter nos comportements. ■



L'Europe Écologie Les Verts, la contradiction immobilisatrice

Par Alain d'Yrlan de Bazoges

Grand vainqueur des dernières élections municipales, le parti politique Europe Écologie Les Verts semble avoir le vent en poupe, et certains osent même le placer au second tour des présidentielles l'année prochaine. S'il convient, comme toujours avec ce parti, de relativiser cette poussée électorale, fortement liée à l'enjeu du scrutin, il est tout de même intéressant d'analyser le parti qui prétend aujourd'hui défendre l'Écologie en France.

L'actualité de cette semaine, outre le ridicule et pathétique pastiche de 6 février 1934 offert par nos amis d'outre-Atlantique, a avant tout été dominée en France par la révélation des crimes sexuels de l'ancien directeur de la Fondation Nationale des Sciences Politiques (FNSP), Olivier Duhamel. Figure emblématique de l'école de votre serviteur, Duhamel est en effet accusé par sa belle-fille, Camille Kouchner, de s'être rendu coupable de viol incestueux et pédophile sur son beau-fils, alors âgé de 13 ou 14 ans.



Logo d'Europe Écologie Les Verts

Face à cette affaire révoltante, toute la classe politique a naturellement condamné avec la plus franche fermeté les agissements d'Olivier Duhamel. Cette unanimité n'a pas suffi à calmer la foule vengeresse, qui est rapidement passée à la cible suivante, Frédéric Mion, directeur de l'Institut d'Études Politiques de Paris (ou Sciences Po Paris), accusé d'avoir couvert son confrère et mentor. Dans cette cacophonie d'accusations et de demandes de démission, j'aimerais insister sur celle formulée par l'antenne Sciences Po du parti Europe Écologie Les Verts (EELV).

Il est en effet cocasse de voir ce parti crier avec tant de véhémence à la démission de Frédéric Mion. Selon ces militants, Mion aurait dû accorder pleine confiance aux rumeurs de pédophilie incestueuse qui couraient au sujet de Duhamel, et le renvoyer sur-le-champ, sans même attendre de preuves tangibles (et en faisant donc fi de toute présomption d'innocence). Alors le parti n'aurait-il pas dû renvoyer Daniel Cohn-Bendit, lui aussi accablé de rumeurs de pédophilie depuis plusieurs

décennies ? L'ancien député européen, qui a d'ailleurs quitté le parti en 2012 qu'il jugeait trop sectaire, est en effet l'objet de rumeurs tenaces au sujet de ses mœurs. Des rumeurs qui s'appuient sur des déclarations et des écrits plus qu'ambigus de l'intéressé, comme dans son livre *Le Grand Bazaar* en 1975 ou sur le plateau d'*Apostrophes* en 1982, et dont l'intéressé se défend assez piétrement, jouant de la "provocation" à défaut de trouver des excuses. Des rumeurs si tenaces qu'elles culminent par exemple avec une accusation en pleine séance du Parlement européen par un autre député. Si, comme certains le déclarent aujourd'hui au sujet de l'affaire Duhamel et Mion, il faudrait agir et condamner sur la base de simples suspensions et rumeurs, l'impunité de l'homme politique franco-allemand interroge.

Soyez sans crainte, le parti EELV n'en est pas à sa première contradiction.



Pierre Hurmic, maire de Bordeaux,
© Mehdi Fedouach

Le parti produit des spécimens comme le maire de Lyon, Grégory Doucet, qui n'a pas mâché ses mots en septembre contre le Tour de France, qu'il jugeait « machiste » et « polluant », ou encore le maire de Bordeaux, Pierre Hurmic, qui a décidé de ne pas installer un sapin devant la mairie, qualifiant la tradition d'exposition d'un arbre mort. Bien plus, le parti se dit écologiste, mais il critique l'un des plus grands événements du cyclisme mondial qui popularise

la pratique du vélo comme un sport autant qu'un moyen de locomotion décarboné. Un parti, finalement, qui prône une politique écologiste et sociale, mais qui critique des événements populaires, en affichant par là un mépris de classe écœurant.

Plus largement, c'est un parti qui prétend défendre l'écologie, mais qui soutient corps et âme l'Union Européenne. Lire dans un même nom « Europe » et « Écologie » peut en effet faire sourire, tant l'UE semble incarner tout ce que l'écologie devrait combattre. Quand l'Europe multiplie les accords de libre-échange (Mercosur, CETA, etc.), ne change pas d'un iota son objectif de grand marché commun, de multiplication des mobilités humaines et matérielles, et que le parti Europe Écologie Les Verts continue de soutenir une telle institution et appelle même dans son programme une Europe fédérale, on peut légitimement se demander si nos camarades d'EELV sont vraiment des écologistes avec une pensée sociale et euro-

péiste, et pas juste des sociaux-démocrates fédéralistes camouflés sous un peu de peinture verte.

Au fond, la plus grande contradiction d'Europe Écologie Les Verts réside peut-être dans son existence même. En effet, l'idée d'un parti écologiste de gauche est en soi assez surprenante. Historiquement, les racines de l'écologie se trouvent à droite au début du XIX^{ème}, comme suite logique du mouvement de pensée romantique. Opposé aux Lumières, à l'idée d'une marche hégélienne de l'Histoire vers le Progrès, le romantisme vient au contraire insister sur l'importance de la conservation. La gauche européenne, qui puise ses racines dans la pensée des Lumières, est donc à l'origine progressiste, industrialiste et tournée vers la ville, tandis que la pensée contre-révolutionnaire est sceptique face au changement, insiste sur les hiérarchies et traditions existantes, et est au contraire tournée vers la campagne et la nature. Tandis que la gauche, productiviste, cherche dans le progrès matériel les conditions de libération de l'Humanité, la droite se tourne vers la nature, vers les grands paysages, reflets de l'âme des peuples. Le retour à la nature est vu comme un retour à la tradition, au bon sens paysan tant décrit par Maurras, et les premières politiques de préservation de l'environnement et autres *ersatz* de parcs nationaux apparaîtront sous Vichy ou le Troisième Reich. Sur un ton bien plus léger, on peut noter que le ministère de l'Environnement apparaît en 1971, sous la présidence de Georges Pompidou.

Ce n'est au fond qu'après 45, alors que la droite française s'américanise, se libéralise

et abandonne peu à peu la fonction publique pour ne plus former ses élites qu'à la gestion d'entreprises privées, que la gauche s'approprie peu à peu l'écologie. Avec beaucoup de naïveté, on aurait pu espérer que ce thème deviendrait universel, que les deux bords politiques le défendraient d'une seule voix et avec autant de véhémence, en reconnaissant que c'est un enjeu qui dépasse les clivages politiques.

Malheureusement, en politique le consensuel n'est pas vendeur. On sait bien au contraire que pour rallier des gens à sa cause, il faut leur pointer un ennemi : la droite libérale, les États-Unis, les conducteurs de voitures, les carnistes, et aujourd'hui Macron. La popularité croissante d'EELV s'explique au fond par cela : le refus par deux populations, les jeunes métropolitains « bobos » et les étudiants « babos » de fac de province de voter pour Macron en 2022, car celui-ci est désormais affiché trop à droite.

Les EELV semblent bien partis pour occuper la troisième place à la présidentielle, et ainsi se garantir le poste rêvé de parti d'ajustement, dans lequel le président Macron réélu viendra piocher quand les médias décideront que son deuxième quinquennat vire trop à droite. D'un paradigme universel, d'un enjeu qui transcenderait tous les clivages, l'écologie n'est plus aujourd'hui que la variable d'ajustement de quinquennats en baisse de popularité, et Europe Écologie Les Verts est l'incarnation du dévoiement de cette belle idée. Tant que ce parti existe et tant que personne ne viendra lui disputer le monopole de l'écologie, celle-ci n'est pas promise à un bel avenir. ■

ENTRETIEN EXCLUSIF



Bernard Piot : « *La conversion de l'agriculture conventionnelle au bio diminue la productivité de plus de 50%. »*

Interview menée par Arthus Bonnaguil

Dans un entretien accordé en exclusivité au journal La Fugue, Bernard Piot, agriculteur en Champagne, revient sur les enjeux écologiques auxquels fait face l'agriculture française. Entre nécessité d'adopter des pratiques agricoles plus respectueuses de l'environnement et recherche de productivité et d'indépendance alimentaire, l'agriculture française se réinvente et fait parfois les frais de décisions idéologiques incohérentes.

Vous êtes agriculteur viticulteur et éleveur, pouvez-vous nous présenter votre activité ?

Je suis installé depuis 1985 dans un village du sud de la Champagne, à Lignol-le-Château. Mon exploitation familiale comporte un atelier d'élevage de moutons (le troupeau compte en ce moment 220 brebis), et une production de céréales (colza, blé, orge, tournesol). Nous avons aussi une activité viticole de production de raisin, de vi-

nification et de commercialisation de champagne.

Qu'est-ce qu'un produit phytosanitaire et pour quelles raisons leur utilisation fait-elle l'objet de vifs débats aujourd'hui ? Pourriez-vous vous en passer ?

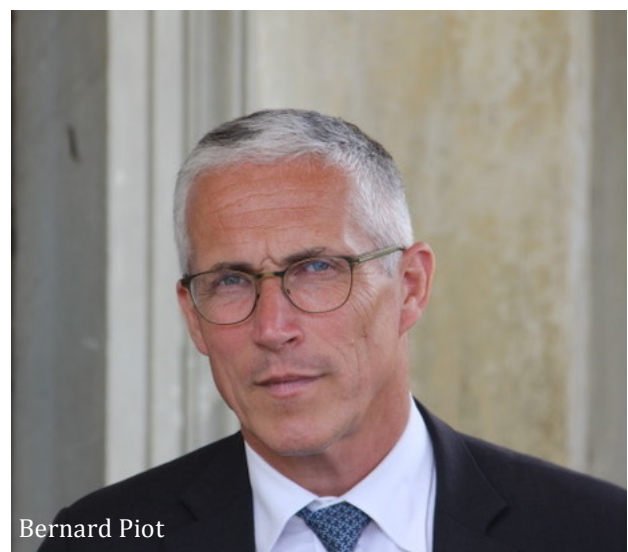
Comme son étymologie l'indique, un produit phytosanitaire est un produit qui a pour

vocation de soigner les plantes. Il en existe trois grandes familles : les fongicides qui protègent les plantes des maladies cryptogamiques (c'est-à-dire causées par des champignons parasites, ndlr.), les herbicides qui éliminent les mauvaises herbes, et les insecticides qui tuent les insectes lorsqu'ils ravagent les cultures. J'utilise régulièrement ces produits qui sont en effet de plus en plus controversés. En réalité, il est impossible de s'en passer dans l'agriculture conventionnelle. Encore extrêmement minoritaire, seule l'agriculture biologique s'interdit l'utilisation de ces produits, par principe ou par idéologie. Il faut cependant savoir que d'une part ces traitements coûtent cher aux agriculteurs qui en utilisent donc le moins possible, et que d'autre part leur utilisation est très réglementée en fonction des saisons et des cycles de la nature. Par exemple, il est interdit d'appliquer des insecticides lorsque les abeilles butinent. S'abstenir de ces outils est un bouleversement fondamental dans l'agriculture. Cela cause une importante baisse de productivité, ce qui ne peut se compenser que par une hausse des prix à la consommation, avec toutes les conséquences que cela comporte en termes d'accès à l'alimentation.

Existe-t-il un mode de production bio aussi productif que l'agriculture conventionnelle telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui par la majorité des agriculteurs européens ?

Non. Un agriculteur qui se convertit de l'agriculture conventionnelle au bio diminue sa productivité de plus de 50%, car l'agriculture biologique ne s'abstient pas

seulement des produits phytosanitaires, elle se passe également des engrais de synthèse et n'a recours qu'aux engrais organiques moins concentrés en éléments fertilisants, ce qui détériore donc le rendement de ce type d'exploitation. Cela a des conséquences directes en termes de chiffre d'affaires pour l'agriculture. Si les denrées issues de l'agriculture biologique ne sont pas vendues au double des prix de l'agriculture conventionnelle, les agriculteurs bio ne peuvent pas s'en sortir.



Comment arbitrez-vous entre la nécessité de produire massivement pour être compétitif et la pression exercée par la progression des idées écologistes pour abandonner des pratiques efficaces mais moins respectueuses de l'environnement ?

Nous n'arbitrons pas, c'est la législation qui le fait pour nous. Elle nous impose de plus en plus de contraintes environnementales dont un certain nombre sont justifiées. Les excès du passé légitiment à certains égards la réaction d'aujourd'hui. Concrètement, s'agissant des produits phytosanitaires, la

mise sur le marché de nouvelles molécules devient encore plus compliquée qu'avant, alors même que l'homologation de chaque produit phytosanitaire faisait déjà l'objet de contrôles innombrables. D'autre part, on retire du marché de plus en plus de molécules en raison de la hausse des niveaux d'exigence en matière environnementale. On a donc de moins en moins de moyens phytosanitaires pour mener notre agriculture conventionnelle. En termes de rendement, il y a tout de même certaines catastrophes. Par exemple, cette année les producteurs de betteraves ont été confrontés à une invasion de pucerons. Ils ont perdu 80% de la récolte car les insecticides efficaces contre les pucerons ont été interdits. De même, le colza est ravagé par des altises que nous n'avons pas le droit de traiter avec des produits phytosanitaires, ce qui a des conséquences catastrophiques sur le secteur : cette culture recule et des usines de production d'huile de colza risquent de fermer. Si c'est au profit de l'huile de palme ou de l'huile de soja généralement issue d'OGM produits au Brésil ou aux Etats-Unis, ça ne vaut pas vraiment le coup. Néanmoins, la législation a le mérite de nous inciter à rechercher des solutions plus vertueuses. On ne peut pas nier que pendant des décennies la chimie a été une solution de facilité.

Qu'est-ce que la technique du semis direct ? Pensez-vous qu'elle pourrait

On nous interdit la culture des OGM - peut-être à juste titre - alors qu'on laisse des millions de tonnes d'OGM rentrer en Europe par bateaux tous les ans

constituer une alternative crédible à l'agriculture biologique ?

Le semis direct c'est le principe de cultiver des plantes sans travailler le sol, même superficiellement. Donc on ne laboure pas. On se contente juste de semer. Mais derrière cette technique de semis direct il y a toute une agriculture dans laquelle je suis très

engagé : c'est l'agriculture de conservation des sols, c'est-à-dire l'application de la permaculture aux céréales. L'idée est de gérer les sols en ayant en permanence une activité biologique sur la terre. Cela favorise la vie microbienne des sols et augmente leur fertilité. Cela fixe aussi des quantités très importantes de carbone dans la terre. En termes d'émission de carbone, cette façon de faire

est plus performante que l'agriculture biologique, car comme cette dernière se prive de tout herbicide, elle a du mal à contrôler ses cultures et doit donc travailler énormément le sol : elle laboure, elle bine, elle herse... Or plus vous travaillez le sol, plus vous mettez d'oxygène dans la terre. Par la suite, l'oxygène se combine avec le carbone déjà présent dans le sol, et génère d'importantes émissions de CO2.

Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est l'agribashing ? Vous en sentez-vous victime et si oui quelles réponses apportez-vous aux responsables de cette pratique ?

L'*agribashing* est une mode qui consiste à attaquer l'agriculture sous toutes ses facettes. Ce mouvement désordonné et pas toujours très cartésien pousse les gens à croire que tous les maux environnementaux trouvent leur source dans l'agriculture. On en est victime car l'agriculture est souvent attaquée dans la presse et sur les réseaux sociaux, ce qui nous atteint forcément. Mais ces critiques ne sont pas toujours très réalistes. La meilleure réponse à cette tendance est de reprendre en main la communication pour montrer au grand public ce que fait réellement l'agriculture. Quand on explique à la population comment on cultive nos vignes, comment on traite nos animaux dans nos bergeries ou encore ce qu'on réalise par l'agriculture de conservation, on désarme ces gens, souvent citadins et en réalité étrangers aux enjeux ruraux. Par ail-

leurs, certains politiques sont soumis à des pressions qui relèvent de l'*agribashing* et émanent de *lobbys* antiphytosanitaires et sans compétences agricoles. Ce sont des *ayatollah* de l'agriculture biologique qui prennent des décisions idéologiques et dramatiques pour l'agriculture. La France qui était un pays exportateur net en agro-alimentaire est aujourd'hui importateur. On est dépendant des Etats-Unis, et de l'Amérique du Sud, parce qu'on nous interdit la culture des OGM - peut-être à juste titre - alors qu'on laisse des millions de tonnes d'OGM rentrer en Europe par bateaux tous les ans. Il y a une incohérence fondamentale qui découle de ces prises de position politiques idéologiques inquiétantes et dévastatrices pour notre indépendance alimentaire. ■

NOS COUPS DE CŒUR ...

Ce que le jour doit à la nuit par Alexandre Arcadi

Par Marguerite de la Tour

C*e que le jour doit à la nuit*, titre mystérieux mais poétique, à l'image de ce drame magnifique réalisé par Alexandre Arcadi d'après le roman éponyme de Yasmina Khadra. Une histoire d'amour impossible, un classique pensera-t-on. Certes, mais ici la romance tragique, entre Younès alias Jonas qui aime passionnément Émilie (inconditionnellement et durablement amoureuse de lui) sans être autorisé à le faire, n'est pas banale : elle est le symbole et la personification de l'histoire d'amour démesurée et impossible entre la France et l'Algérie. Que les passionnés de *love story* ne soient pas déçus : dans ce film, nulle mièvrerie écœurante : l'histoire y est contée avec une grande finesse. Quant aux amateurs d'histoire, ils seront ravis car le récit se déroule sur un fond historique passionnant, de l'Algérie française

des années 30 à la guerre d'indépendance et son lot de violences, en passant par la vie joyeuse et insouciante qu'ont pu connaître les jeunes pieds-noirs dans les années 50.



On appréciera spécialement la nuance avec laquelle ce film aborde cette période controversée dont il met en lumière la complexité sans jamais prendre parti. Les esthètes seront eux aussi conquis par les paysages à couper le souffle, les superbes décors et costumes et les acteurs de qualité. On retiendra surtout la sublime Nora Arnezeder dans le rôle d'Émilie ainsi que Fu'ad Ait Aattou au charme fou dans le rôle de Jonas.

Alors, à la fin du film, après avoir souri, ri, rêvé, pleuré, eu la gorge nouée, on retournera dans le quotidien de la vie avec un peu de nostalgie au cœur quant à cette période révolue à jamais, et aussi peut-être avec la volonté d'oser déclarer ses sentiments même quand la honte nous retient. ■

Sorcières

Par Charlotte Chomard

Elles n'ont pas toujours eu le nez crochu, et encore moins de balais pour voler. Certaines datent de l'Antiquité, comme Circé qui envoûta Ulysse. D'autres sont nées du folklore local, comme Margot la folle - une pauvre vieille Flamande -, ou encore de faits divers, comme cette femme qui usa du vitriol pour assassiner son mari. Entre 1870 et 1915 on ne recense pas moins de quarante-huit crimes au vitriol ! La Sorcière est cette figure féminine qui inspire encore des générations d'artistes, et qui fascine par sa magie, son mystère et son pouvoir sur le monde visible et invisible. Dans le livre édité par les éditions du Chêne, *Sorcière*, redécouvrez un mythe incontournable de l'histoire des arts et de la littérature. De Circé aux sorcières de Salem, son histoire est contée à travers l'analyse d'une quarantaine de chefs-d'œuvres où les affreuses sorcières de Fussli côtoient

les terribles séductrices de Waterhouse. Il vous faudra vous méfier de toutes - sauf de Jeanne d'Arc bien sûr - si vous ne voulez pas succomber à leurs charmes et à leurs potions. Truffé d'anecdotes délicieuses, ce livre à coup sûr vous ensorcèlera. ■





La Belle Époque par Nicolas Bedos

Par Ysende Debras



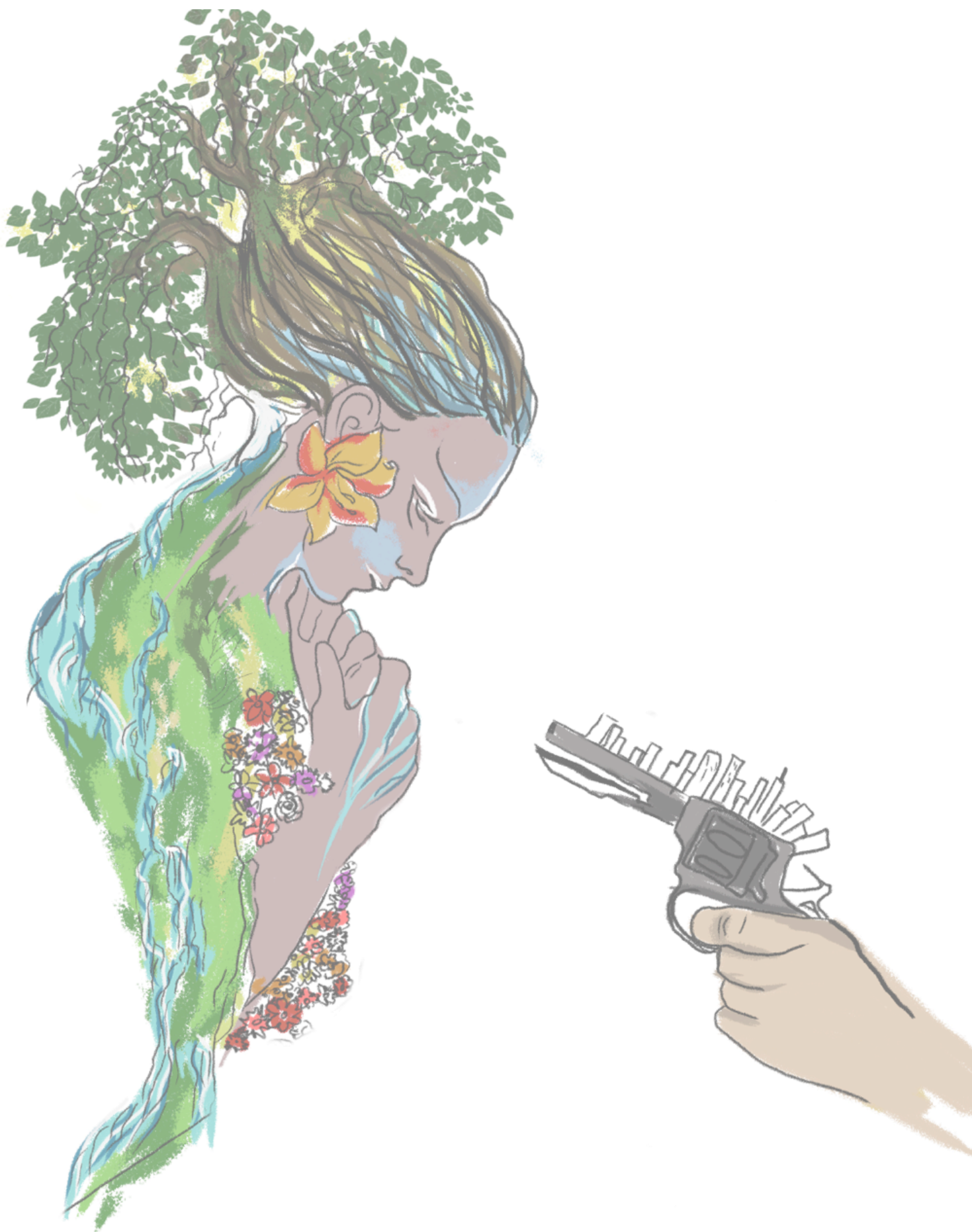
Cher monsieur Drumont

Votre fils et moi serions très honorés de vous offrir la soirée de votre choix dans le cadre des Voyageurs du Temps. »

Un dessinateur fini après avoir eu son heure de gloire dans les années 80, sa femme, psychologue, mère poule ; leur fils, brillant directeur d'une société audiovisuelle. Son ami d'enfance, un directeur d'entreprise aussi exigeant que génial et son amour, une comédienne explosive... Les personnages de ce film réalisé par Nicolas Bedos forment un cocktail réjouissant et haut en couleur. Daniel Auteuil campe un Victor touchant et fin, dépassé par les avancées technologiques, nostalgique d'un monde plus authentique. Marianne, sa femme, incarnée par une Fanny Ardant exquise d'élégance et de grâce, refuse de vieillir. Elle finit par le

mettre à la porte, exaspérée de ses plaintes quotidiennes, et installe son amant (Denis Podalydès, qui joue merveilleusement l'idiot inutile à souhait) chez elle. Victor entame alors un voyage vers son paradis perdu, le 16 mai 74, date de sa rencontre avec son grand amour. Réticent d'abord, il se laisse prendre au charme dangereux de l'illusion. Il retrouve sa jeunesse, la licence des années 70 et perd tout sens du réel. Pendant que Marianne s'ennuie ferme, il se perd dans le décor factice qu'il a commandé.

Réflexion sur le temps qui passe, le pouvoir du théâtre et l'amour au sein d'un couple, ce film enchanteur est un chef-d'œuvre du divertissement cinématographique. À voir, ne serait-ce que pour son excellent *casting*. Aussi pour s'émerveiller un peu. ■



Nous contacter :
lafuguejournal@gmail.com

Nous suivre sur Facebook et Instagram :
[lafuguejournal](#)